



Depuis le succès d'« Hunger Games », les dystopies, qui nous promettent un futur apocalyptique, ont envahi les écrans et les librairies. Pourquoi joue-t-on à se faire peur ?

2

ENQUÊTE

# Le pire des mondes



Brace Miller et a adapté cette œuvre pour la télévision « La Servante écarlate », d'après le roman de Margaret Atwood paru en 2016. ILLUSTRATION : PHOENIX

DIMANCHE 10 - LUNDI 11 SEPTEMBRE 2017 - CAHIER DU « MONDE » N° 89400 - NE PEUT ÊTRE VENDU SÉPARÉMENT



l'époque

ENQUÊTE

# Le futur, c'est pas rose, le futur, c'est morose

## Dictatures, catastrophes naturelles, pandémies... La dystopie se nourrit des angoisses collectives et inonde la culture de masse

Par Macha Séry

Imaginez un monde où, face à la raréfaction des ressources et à la démographie galopante, l'on instaure une politique de l'enfant unique. Dans *Seven Sisters*, en salles depuis le 30 août, des septuplées sont cachées par leur grand-père sous peine d'être cryogénisées. *Divergente*, 3%, *Black Mirror*... Les films et séries dits dystopiques cartonnent. Portés par une narration addictive, ces récits d'aventures futuristes se sont multipliés. Leur point commun ? Nous décrire un avenir noir, à l'exact opposé d'un monde utopique. En dix ans, ils ont colonisé les rayonnages de la littérature pour ados et conquis le petit et le grand écran. Une décennie au cours de laquelle la survie en temps de catastrophe (nucléaire, bactériologique, climatique) ou de post-apocalypse s'est imposée dans la culture populaire.

Le phénomène *Hunger Games* a

ouvert la voie en 2008. Traduite en 26 langues, la trilogie de l'Américaine Suzanne Collins est restée plus de deux ans sur la liste des best-sellers du *New York Times* et a figuré à la deuxième place des meilleures ventes en France, tous genres confondus. Sa déclinaison en quatre films fut aussi un énorme succès au box-office. Depuis, la déferlante ne s'est pas tarie.

A 13 ans, Jeanne Fagniez, collégienne à Paris, ne lit quasiment que des dystopies. Ses préférées ? Les trilogies *Divergente* de Veronica Roth et *Le Labyrinthe* de James Dashner. « Les dystopies nous permettent, dit-elle, d'imaginer le futur. C'est intéressant de voir les gens évoluer dans un autre monde que le nôtre. La technologie a souvent beaucoup avancé, et c'est parfois ce qui mène le monde à sa perte. » Dans son cercle de copines, où l'on se prête des livres dont les héroïnes ont





sensiblement leur âge, Jeanne n'est pas la seule à apprécier cette branche de la science-fiction : la contre-utopie qui prédit le pire pour mieux, peut-être, le conjurer. Sa meilleure amie, Solenn Parcineau, a aussi attrapé le virus en CM1. Pour elle, « *il y a souvent une distinction entre ceux qui contrôlent un système et ceux qui le subissent. Cela fait réfléchir. On se demande comment les personnages vont se débrouiller pour améliorer leur condition.* »

« *Les jeunes d'aujourd'hui grandissent dans un monde très angoissant quant à leur avenir, à base de chômage, de stages à vie, de terrorisme, un monde dans lequel trouver un boulot, se trouver soi est plus difficile que pour les générations précédentes,* analyse Marie Pavlenko, auteure de *La Fille-Sortilège* (2013) et de *Je suis ton soleil* (Flammarion jeunesse, 464 pages, 17,50 euros), prix Cultura 2017 dans la catégorie jeunes adultes. *La dystopie dépeint un monde sombre et difficile dans lequel un héros va se battre pour s'en sortir. C'est une métaphore du quotidien des jeunes adultes.* »

Au point de s'approprier leurs signes de ralliement : le masque ricanant de *V pour Vendetta* – la bande dessinée d'Alan Moore et David Lloyd –, utilisé dès 2008 par le collectif des Anonymous, puis par les manifestants d'Occupy Wall Street en 2012 ; le salut à trois doigts d'*Hunger Games*, devenu un symbole de résistance pour les opposants au gouvernement en Thaïlande lors du coup d'Etat militaire et de l'imposition de la loi martiale en 2014 ; ou encore l'uniforme rouge et blanc de *La Servante écarlate* pour les activistes féministes lorsqu'elles protestent contre les atteintes aux droits des femmes aux Etats-Unis.

Tout comme *1984* d'Orwell, ce roman de Margaret Atwood qui dépeint une théocratie fondée sur la séparation des femmes en trois catégories (les procréatrices, les domestiques, les épouses) a pris des accents prophétiques après l'élection de Donald Trump. La dystopie de la Canadienne, publiée initialement en 1985, s'est rapidement hissée en tête des meilleures ventes, d'autant que sa récente adaptation en série télévisée (sur OCS à partir du 23 septembre) en a renforcé la notoriété.

Episodique dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, la fiction dystopique a ainsi régulièrement prospéré après la seconde guerre mondiale, la Shoah, la bombe H. Dans son essai *From Utopia to Nightmare*, le chercheur américain Chad Walsh note dès 1962 une inversion des courbes dans la représentation des mondes imaginaires. Le nombre d'utopies décroît tandis que les cauchemars étendent leur territoire. La guerre du Vietnam et le Watergate accentuent la méfiance envers les institutions. Lorsqu'elle a commencé l'écriture de *La Servante écarlate*, Margaret Atwood a pris soin de ne rien y faire figurer qui n'ait déjà eu lieu dans l'histoire de l'humanité : exécutions de masse, lois d'exception, autodafés, programme nazi d'eugénisme du Lebensborn, enfants volés de la dictature argentine, histoire de l'esclavage et de la polygamie aux Etats-Unis... La chute du Mur puis celle de l'URSS ont définitivement remis aux oubliettes les lendemains qui chantent.

Et la planète, avec ses dérèglements climatiques et la raréfaction des ressources, ne tourne plus très rond. Pour alarmistes qu'ils soient, les scénarios littéraires des Cassandre paraissent désormais crédibles. Trois personnes sur quatre courent le risque de mourir d'hyperthermie d'ici à la fin du XXI<sup>e</sup> siècle si les émissions de gaz à effet de serre se poursuivent au rythme actuel. Selon l'ONG Global Footprint Network, nous avons consommé le 2 août, l'ensemble des ressources que la planète peut renouveler en une année.

Ces dérèglements constituent de lents processus dont les histoires d'anticipation peuvent présenter les conséquences à long terme. Dans cette perspective, les écrivains se rapprochent des scientifiques. Ainsi, le Français Jean-Marc Ligny, qui pour sa trilogie *Aqua™* (2006), *Exodes* (2012) et *Semences* (2015), publiée aux éditions L'Atalante, a consulté le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) et fondé ses dystopies sur des modélisations scientifiques. Même chose pour Kim Stanley Robinson, chef de file aux Etats-Unis de la « Real science-fiction », dont *2312* (2012) vient



d'être traduit en France chez Actes Sud.

D'autres menaces guettent, relayées par les chaînes d'information en continu et les réseaux sociaux. A l'écran, elles sont rendues plus réalistes par les progrès des effets spéciaux : catastrophe nucléaire, inégalités croissantes dans le partage mondial des richesses, traçage des individus, montée des extrémismes, attentats, surpopulation, pandémies, risques sanitaires, transhumanisme, robotisation... « *Les temps sont passionnants, mais hyper-anxiogènes*, résume Olivier Girard, qui dirige les éditions du Béal. *On cherche des réponses. Et la science-fiction, au sens large, en propose. Elle met en garde. Elle explique. Elle dénonce. Et force est de constater que, sur pas mal de sujets, elle ne s'est pas trompée – de la révolution informatique annoncée par le mouvement cyberpunk, William Gibson en tête, à la révolution neurobiologique prédite par Greg Egan.* »

La technologie n'est-elle pas en train de rejoindre les intuitions de la littérature dystopique ? Tel était l'objet d'un colloque organisé par la Maison des sciences de l'homme en mars 2016. « *La lecture de ces ouvrages d'anticipation sociale nous permet de réfléchir à l'utilisation parfois abusive de certains des progrès de la science et des technologies qui sont progressivement entrés dans notre vie quotidienne au cours des trente dernières années et, en se banalisant, sont en train de profondément modifier nos comportements* », expliquaient les universitaires. Géolocalisation, mères porteuses et implants neuro-moteurs sont des enjeux de société qui inquiètent.

Fort de ces questionnements, le genre dystopique a gagné en maturité, estime Glenn Tavenec, éditeur chez Robert Laffont. Il est devenu « *hybride, plus conscientisé* », donc plus en phase avec les craintes des citoyens et capable de toucher tous les âges. Nous aurions donc tous quelque chose en nous de Katniss Everdeen, héroïne de *Hunger Games*.

## Séries noires

> **Black Mirror** Une puce dans le cerveau qui stocke et rediffuse les images de sa vie, des conversations avec les morts... L'anthologie d'anticipation britannique de 13 épisodes questionne les rapports aux nouvelles technologies.

> **Westworld** Dans un parc d'attractions dernier cri, on paie cher pour revivre le frisson de la conquête de l'Ouest et « jouer » avec des androïdes à apparence humaine. Mais les robots deviennent imprévisibles...

> **3** Cette série brésilienne en deux saisons dépeint un futur où 3% de la population mondiale vit dans l'opulence sur « Le Large », une île de l'Atlantique coupée d'un monde plongé dans la misère. Chaque année, tous les jeunes de 20 ans passent des tests pour intégrer l'île. Seuls 3% réussiront.

> **Fear the Walking Dead** Dérivée de *The Walking Dead*, la série américaine se déroule à Los Angeles, quand démarre l'épidémie transformant les humains en zombies.

> **Osmosis** Cette série Netflix française de 8 épisodes en production, a été créée par Audrey Fouché. Dans un futur proche, un site de rencontres garantit à chacun de trouver l'âme sœur grâce à un puissant algorithme.





## En librairie

› **American War** d'Omar El Akkad (Flammarion, 464 p., 21,90€). En 2075, une guerre civile aux Etats-Unis oppose le Nord au Sud hostile à la prohibition des énergies fossiles.

› **Les Sables de l'Amargosa** de Claire Vaye Watkins (Albin Michel, 416 p., 23,50€). La Californie est transformée en une vaste étendue infertile à la suite d'une terrible sécheresse.

› **L'Empire de sable** de Kayla Olson (Robert Laffont, à paraître le 21 septembre). Les dérèglements climatiques ont rendu la plus grande partie du globe inhabitable. Un groupe armé, les « Loups », prend le pouvoir.

› **L'Année du lion** de Deon Meyer (Seuil, à paraître le 19 octobre). Une communauté de survivants affronte chiens sauvages et gangs de bikers.

› **Les Buveurs de lumière** de Jenni Fagan (Métailié, 304 p., 20€). Le monde entre dans l'âge de glace. Pour les jours sombres qui s'annoncent, il faut faire provision de lumière - neige au soleil, stalactites éclatantes, aurores boréales.

› **En compagnie des hommes** de Véronique Tadjo (Don Quichotte, 176 p., 17€). Un virus mortel et incurable a mis l'espèce humaine face au danger de l'extinction.

› **2312** de Kim Stanley Robinson (Actes Sud, 624 p., 23,80€). Le Système solaire est colonisé après que la Terre a été ravagée par les effets de la pollution.

› **Espace lointain** de Jaroslav Melnik (Agullo, 320 p., 21,50€). A Mégapolis, les citoyens dociles ont perdu la vue depuis des milliers d'années.





Daniel Kaluuya et Jessica Brown Findlay, acteurs de la série « Black Mirror » ; les « procréatrices » de « La Servante écarlate » ; Anthony Hopkins, héros de « Westworld ».

CHANNEL 4/ZEPPTRON/  
PROD DB, HULLU/MGM  
TELEVISION/PROD DB.  
HBO/WEINTRAUB  
PRODUCTIONS/WARNER  
BROS./PROD DB